

VERS UNE THÉORIE DU SENTIMENT*

Jean-Pierre CLÉRO

Après avoir été longtemps oubliés, recouverts par les intérêts de diverses sciences des phénomènes collectifs et historiques, après s'être vu dénier toute valeur explicative dans les questions économiques et sociales, et avoir été confinés dans des secteurs relevant de la seule psychologie, les sentiments reviennent, depuis quelques décennies, mais de façon plus évidente, voire massive, ces dernières années, au premier plan des recherches en sciences humaines.

Le retour de plus en plus marqué des questions liées à la genèse sociale des sentiments, à leur développement, à leur intérêt sémiologique, ne peut échapper au philosophe, qui se réjouit de voir l'abandon d'un schéma simpliste, lequel s'est longuement et à tort réclamé de Marx¹. L'affect ne peut plus être tenu pour une composante superflue des « superstructures » dont l'« infrastructure » économique devrait seule rendre compte; il ne peut pas non plus être considéré comme l'accompagnement, contingent et dépourvu de valeur, de structures parentales censées détenir la clé de toute explication en sociologie et en ethnologie. Tout se passe comme si, par-delà ce double écrasement, le traitement de l'affectivité pouvait désormais renouer avec des recherches que D. Hume, A. Smith, J. Bentham avaient menées en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles et qui furent trop tôt et malencontreusement abandonnées par leurs successeurs.

Si nous citons particulièrement ces trois noms, c'est parce que nous ne nous lassions pas de relever les filiations de ces auteurs, indissociablement philosophes, économistes, historiens, « sociologues » (avant la lettre), à ceux qui, comme B. Vernier, J. Duvignaud, T. Zeldin, J. Delumeau, J. C. Schmitt, avec des matériaux infiniment plus riches et des méthodes bien différentes, traitent à présent de la fonction sociale des sentiments. La question est de savoir si ces auteurs-ci dépassent nettement ceux-là, si les problèmes qui se posent en ce domaine restent présentement des problèmes philosophiques ou s'ils ont gagné quelque indépendance en recevant des déterminations plus positives. Non pour nous plaindre d'ailleurs de cette évolution,

* À propos du livre de : Bernard VERNIER, *La Genèse sociale des sentiments : aînés et cadets dans l'île grecque de Karpathos*. Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 1991. 15 × 22,5, 312 p., ill., tabl., carte.

1. Qu'on lise la lettre de Marx à Ruge de mars 1843, in MARX, *Œuvres*, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), 1982, III, p. 335, et l'on verra paraître la fonction politique d'un affect comme la honte.

car les sciences rendent le plus grand service à la philosophie lorsqu'elles constituent par elles-mêmes des objets toujours plus résistants au regard critique : le philosophe n'est jamais tant satisfait que lorsqu'une science est en mesure d'opérer à son égard la rupture méthodique qui permet le travail réflexif. Inspectons l'œuvre de B. Vernier de ce point de vue.

Il est juste de remarquer que, lorsque B. Vernier enquêtait sur *les aînés et les cadets dans l'île grecque de Karpathos*, il n'entendait sans doute pas être lu de cette façon; encore que le souci méthodologique soit constant dans cette œuvre et que le titre ambitieux de *Genèse sociale des sentiments* sollicite, légitimement d'ailleurs, des lecteurs bien au-delà du cercle étroit des spécialistes de la sociologie des îles grecques. Les dernières lignes de l'ouvrage nous révèlent même un projet qui, tout en restant sociologique, serait d'une portée extrêmement générale si, comme nous le lui souhaitons, B. Vernier parvenait à le mener à terme. Le but est de parvenir à « distinguer les caractéristiques les plus générales de l'économie des échanges affectifs intra-familiaux de celles qui sont le plus dépendantes des structures sociales et des systèmes de parenté » (p. 306). Il s'agit d'établir une théorie sociologique de l'affectivité qui éviterait de se présenter en rapport de dépendance trop étroite avec les structures de parenté : il est d'autres sources de l'affectivité que le simple jeu de ces structures. Le propos est donc d'une ampleur considérable : il doit être situé dans un cadre qui respecte ces proportions.

Sur de nombreux points, et non des moins intéressants, le livre de B. Vernier semble renouer avec les thèmes fondamentaux déjà largement et finement développés par les philosophes des XVIII^e et XIX^e siècles, quand ils voulaient prendre en compte une théorie des passions pour expliquer les phénomènes sociaux. En manifestant cet héritage, nous ne songeons nullement à le reprocher à B. Vernier; la confirmation, l'approfondissement, la consolidation de ces thèmes par l'expérience et le recours aux instruments statistiques constituent déjà par eux-mêmes une valeur appréciable, quand bien même le philosophe ne saurait la tenir pour ultime.

Sans prétendre être complet, on peut relever les points sur lesquels le philosophe reconnaît un héritage ancien, quoique indirect compte tenu des multiples efforts que notre siècle a connus sur le plan méthodique. Au principe de ce qui peut apparaître comme un retour à des thèmes anciens, se trouvent la mise à l'épreuve, puis la contestation de la thèse lévi-straussienne (en réalité celle de Radcliffe-Brown), selon laquelle le système des relations de parenté structure principalement la société. B. Vernier enquête sur toutes sortes de phénomènes qui ne dépendent pas directement de ce système, qui peuvent le consolider, mais aussi le contrecarrer ou en compenser les rudesses. Car l'exploration des lignées des anciennes familles paysannes karpathiotes manifeste tout autant la préférence absolue accordée aux aînés, filles ou garçons, sur les cadets, que le caractère contradictoire et proprement invivable d'un tel système, au moins pour les cadets, réduits à l'état de domestiques. La cohérence des structures familiales et celle de la société de l'île entière ne peuvent s'effectuer que par la mise en jeu de toutes sortes de phénomènes. L'*intérêt* que chacun poursuit n'est pas seulement celui des lignées; réel ou imaginaire, il est recherché, plus ou moins adroitement, en toutes circonstances, par tous les individus, privilégiés ou non par le système (p. 15, 52). Il permet de rivaliser jusqu'à un certain point avec le tabou de l'inceste (p. 261 *sq.*). Il peut donc, illusoirement peut-être, compenser la dure loi qui commande la préférence des aînés (p. 94, 100-101). Mais

l'illusion d'intérêt ne suffirait pas à faire accepter aux cadets leur esclavage, sans le consentement affectif des victimes à la gloire des aînés de leurs familles. C'est là que l'affectivité² vient parachever et unifier un système intenable sans elle ; c'est là-dessus aussi — et pas seulement sur l'intérêt — que nous retrouvons nos auteurs du XVIII^e siècle. Hume expliquait très bien comment, en dépit de la jalousie qui nous incline en général à détester nos supérieurs (en tout domaine), nous supportons des écarts considérables de condition, précisément parce qu'ils étaient très grands et que l'affectivité nous porte plus à nous comparer à ceux qui sont proches de nous qu'à ceux qui nous sont fort éloignés. Si l'imagination peut bien s'élancer vers ce qui nous dépasse de très loin, elle ne revient pas aisément vers nous pour faire une comparaison trop à notre désavantage ; et ainsi le jeu des passions protège paradoxalement contre la jalousie les classes supérieures, qui devraient se sentir particulièrement menacées. Le jeu des passions peut faire supporter des inégalités inacceptables considérées *in abstracto*. B. Vernier le montre de toutes les façons dans les familles karpathotes où nous voyons les cadets et les cadettes épouser les intérêts des aînés, s'identifier à eux, prendre à leur compte les querelles entre les lignées et consentir, apparemment de leur plein gré, en réalité avec le concours de l'inculcation familiale (p. 69), au sacrifice de leurs personnes³.

D'ailleurs, conformément à la philosophie de Hume, la réalité du moi tient plus du fantasme que de la substance : fantasme de l'orgueil pour la constitution du moi des aînés, fantasme d'humilité forgé par l'éducation pour la constitution du moi servile des cadets (p. 69-70) ; fantasme des parentés vraies ou fausses que l'on invoque (p. 79). La *sympathie*, liée à l'incertitude des limites de chaque moi, est analysée dans le détail par B. Vernier. Dans un univers social où le moi n'est qu'un jeu de croyances, on se découvre sans peine des ressemblances physiques ou idéales avec tel ou tel parent. La *ressemblance* n'est pas un fait, en dépit des apparences ; elle est l'affirmation, l'effectuation d'un apparentement, travesties sous la forme de la reconnaissance d'une réalité. Dupes ou non de cette fabrique de la ressemblance (p. 128 sq.)⁴, les membres d'une société, toujours menacée d'éclatement par les lois internes de ses structures, multiplient les occasions d'identification forcée. En écho aux remarques de Hume sur la sympathie qui nous pousse à aimer ceux qui portent le même nom ou prénom que nous, B. Vernier analyse longuement l'identification que le nom opère entre certains individus que le jeu des lignées éloigne les uns des

2. Et même la sensibilité la plus élémentaire : « Par les sensations tactiles, visuelles et olfactives qu'elle permet, la *distribution spatiale dans le sofa et le pano-sofa* tend à enraceriner un attachement "physique" à la famille » (p. 280).

3. « On voit au passage les limites du point de vue objectiviste qui, négligeant l'expérience vécue des agents et réduisant ainsi les rapports de parenté à de simples rapports d'exploitation, s'interdit de comprendre le fonctionnement et la reproduction de l'ensemble des systèmes sociaux où l'exploitation s'effectue au travers des relations de parenté, comme de ceux dans lesquels les relations entre dominants et dominés sont des relations personnelles extra-économiques » (p. 12). Voir aussi, p. 16, 63, 64 (où le piège affectif qui se referme sur les cadets et les cadettes se trouve peut-être le mieux expliqué), 66, 67.

4. On trouve toujours des ressemblances : si elles ne sont pas celles du visage, elles sont celles du comportement ; si elles ne peuvent être physiques, elles seront affectives ou morales. « Les cadets ressemblent un peu à tout le monde » (p. 134) ! Les dictions populaires se montrent, sur la question de la ressemblance, d'une extraordinaire lucidité. On lit, p. 299, cette saillie : « La mariée, dès sa naissance, ressemble à sa belle-mère. »

autres. Partager le même nom, c'est imaginer avoir en commun, par-delà les trop visibles inégalités économiques, le même univers symbolique (p. 16, 40-41, 107, 108, 122, 293-298)⁵.

Et sans doute, là encore, les individus sont-ils dupes de la représentation des noms qu'ils imaginent receler quelque pouvoir magique ; mais, dans la lignée de la critique de la représentation de Locke à Burke, B. Vernier montre que le langage, sous le voile d'un leurre théorique, fonctionne en réalité comme un ensemble d'actes. Le langage agit sur le social, il fabrique du social ; il piège les fortunes et les personnes (p. 300) ; il « vaut pour » elles (p. 302). Son essence est performative plutôt que représentative ; et dans cette illusion d'actes qui s'effectuent sans que leurs auteurs mêmes le sachent, se dissimule le principe du culte des ancêtres. Chacun imagine, par homonymie ou par invocation du nom, se mettre en relation avec la substance même de ses ancêtres, réels ou fictifs⁶, là où il réalise, sans le savoir et sans le vouloir, la structure sociale qui assure sa supériorité (s'il est l'aîné) ou, plus souvent, sa perte (s'il est cadet et donc exhérédié). L'illusion de la transcendance des dieux et des ancêtres corrobore exactement l'illusion de la représentation des mots⁷.

Cette conception très antisaussurienne du langage que l'on trouverait, d'une certaine façon, exprimée lointainement par Berkeley ou par Burke, donne peut-être l'une des clés de l'opposition de notre auteur à Lévi-Strauss. Ce dernier a très évidemment voulu étendre le geste saussurien de séparation de la langue et de la parole à l'analyse des faits sociaux, les structures de parenté jouant le rôle de la langue. Or comme la théorie de Saussure survalorise le côté représentatif du langage et masque ses aspects actifs et performatifs, la théorie lévi-straussienne des systèmes de parenté masque le fait qu'ils n'existeraient pas sans leur usage. Il y a toutefois « un bon usage des parents et des parentés » (chap. 2) et jamais aucun acte ne se contente de sanctionner un état social sans en modifier simultanément la valeur (p. 51). Il faut reprendre ici ce que Leibniz avait si bien dit dans un autre domaine : le principe des principes, c'est l'*usage* des principes. On a le bonheur de trouver chez B. Vernier l'idée que l'usage des structures prime sur les structures dont il réalise le sens, comme l'usage des mots est leur sens même. Reliant d'un coup le thème du langage et celui de l'usage, l'auteur a ce mot superbe, que n'aurait pas désavoué Bentham : le nom est « indicateur d'un intérêt » (p. 301).

Dès lors que l'accent est mis sur l'*usage*⁸, on comprend que les structures de parenté tendent à devenir de simples auxiliaires méthodiques dont on ne saurait prétendre, en tout cas, qu'elles épuisent l'*existence* sociale. Tout au plus, sont-elles des canevas de stratégies, réelles et possibles. L'usage nous place d'emblée devant un ensemble de constituants hétérogènes ou devant une intrication de structures si complexes⁹ qu'il n'est guère possible de décider laquelle est la plus fondamentale.

5. On pourrait pousser bien plus loin dans le détail les rapports avec Hume. On trouverait, par exemple, la même analyse de la nécessité sociale de la vertu des femmes (p. 151).

6. Car le système social secrète et requiert des « fausses parentés » (p. 79).

7. Le schéma a la simplicité de l'illusion religieuse, telle qu'elle est dénoncée chez Hume ou chez Feuerbach.

8. « Expliquer un mariage, c'est retrouver les fonctions pratiques qu'il remplit pour les lignées en présence, [...] c'est faire l'inventaire des intérêts dont le jeu croisé aboutit à une décision convergente d'alliance » (p. 30).

9. Qui peuvent, jusqu'à un certain point se convertir les unes dans les autres (p. 14).

C'est, cette fois encore, dans la lignée de l'utilitarisme benthamien qu'il faudrait situer l'ouvrage de B. Vernier. Les structures en lesquelles il situe les individus ne sont pas artificiellement simples et homogènes : elles comprennent de *multiples paramètres* (économiques, symboliques, esthétiques, affectifs) dont l'ordre ressortit à une logique de la pesée et de l'équilibre¹⁰ beaucoup plus qu'à celle d'une langue envisagée à la façon saussurienne. Chaque individu jouit d'une marge de manœuvre et peut transformer en atouts jusqu'à ses faiblesses quand il est assez rusé pour jouer¹¹ avec les structures ; les structures ne sont pas implacables au point de s'imposer mécaniquement : elles font plutôt autorité et les stratégies qu'elles permettent s'évaluent en degrés de probabilité et d'espérance (p. 31, 33-34, 169). On est surpris de voir combien l'estimation de la valeur et de l'espérance matrimoniales d'un homme ou d'une femme (p. 46, 151) s'effectue dans la logique même avec laquelle Bentham calcule la valeur persuasive d'un argument, d'une autorité¹², celle, dissuasive, de tel ou tel châtiment, etc. Aucune structure n'est simple dès lors qu'il faut en user pour qu'elle existe ; c'est à un entrecroisement complexe de structures que nous sommes conviés, tant chez B. Vernier que chez le philosophe des « fictions »¹³.

Cet enjambement de nombreuses décennies pour retrouver, à nouveaux frais, des problèmes anciens, trop tôt délaissés à notre sens, n'est pas sans portée polémique. Sans doute ces retrouvailles, volontaires ou non, avec le XVIII^e siècle ne vont-elles pas sans l'épuration idéologique de certains thèmes. Si l'équivoque est maintenue chez Hume sur le caractère naturel ou acquis de l'inégalité des hommes et des femmes, elle est évidemment levée par B. Vernier qui montre comment les inégalités sociales ont tendance à se chercher des alibis naturels ou faussement biologiques (p. 11, 134)¹⁴ ; ainsi la détérioration du statut des femmes à Karpathos résulte-t-elle du phénomène de l'émigration et d'une ouverture assez récente de l'île à l'économie de marché (p. 164). Mais ne nous y trompons pas : l'une des orientations majeures du propos de B. Vernier est de mettre en question le structuralisme dogmatique de C. Lévi-Strauss. Sont contestés : l'universalité prétendue de la circulation des

10. « Équilibre » est peut-être l'un des maîtres mots de l'ouvrage : rien ne se fait dans cet ensemble de structures complexes qui n'appelle des contrepoids. Ainsi les noms et les prénoms, orgueil des lignées, appellent-ils la contrepartie des « sobriquets » (p. 108-115). La « théorie populaire des ressemblances familiales » (p. 126) joue le rôle comparable de compenser une exclusion des avantages, qui serait autrement insupportable. (On lira particulièrement sur ce point les pages 131 et 132). La facilité à plaisanter les cadettes peut compenser les rapports plus tendus que l'on entretient inévitablement avec l'aînée (p. 285). Mauss avait déjà largement traité la question des « parentés à plaisanteries ».

11. Ainsi y a-t-il une ruse des dons (p. 81), par lesquels on achète en réalité, par avance, l'obligation d'autrui.

12. B. Vernier traite lui-même l'autorité et le prestige comme mesurables (p. 30).

13. L'analogie des deux méthodes permettrait de descendre très loin dans le détail ; B. Vernier fait jouer, par exemple, dans le calcul de la valeur d'un acte, l'éloignement de l'acteur par rapport au résultat qu'il obtient (p. 161). Or, chez Bentham, le calcul d'une autorité, par exemple, prend en compte cette distance.

Ajoutons que, de façon trop voisine de la théorie benthamienne des « fictions » pour être fortuite, B. Vernier relève quelques « illusions bien fondées » de la pensée populaire (p. 302).

14. De même charge-t-on les individus des déficiences ou des tares qui sont celles mêmes du système social auquel ils appartiennent (p. 70). Ces déficiences peuvent d'ailleurs devenir réelles, comme le suggère avec humour B. Vernier (p. 74).

femmes ; l'isolement arbitraire des régimes de parenté et d'alliance par rapport au reste de la vie sociale (p. 15, 301) ; la négligence du contenu concret des relations et de l'ambivalence des attitudes (p. 20 *sq.*) ; surtout, l'opposition saussurienne, reprise par l'*Anthropologie structurale*, de la langue, qui est structurale, à la parole, qui est statistique. B. Vernier entend même faire de la statistique un élément décisif de rupture avec la psychanalyse sans doute (p. 300), mais aussi avec le structuralisme, et plus encore avec un discours qui serait seulement philosophique (à la manière de l'histoire naturelle du XVIII^e siècle). Sans doute l'auteur de *La Genèse sociale des sentiments* se sert-il habilement de l'instrument statistique, mais n'en attend-il pas trop en le présentant comme cet instrument de rupture ?

Nous en doutons quelque peu. Essayons de dire pourquoi avant de préciser sur quels points nous voyons des avancées prometteuses sur le front d'une théorie des sentiments à laquelle l'auteur reconnaît, comme on sait, une valeur explicative spécifique en sociologie.

La méthode statistique n'a de sens que pour détecter les paramètres qui constituent graduellement la situation complexe et de nature probabiliste des individus dans la société. Or il nous faut bien constater que les seuls schémas réellement construits, même dans l'œuvre de B. Vernier, sont ceux des systèmes lévi-straussiens de parenté. La véritable rupture, dans ce domaine, ne consisterait-elle pas dans la présentation d'un modèle de cette structure complexe qui intégrerait plusieurs données hétérogènes. Certes, nous avons l'ébauche de tels modèles (à l'échelle des individus et à celle de collectivités plus ou moins grandes) et surtout l'idée de leur science ; mais il y a loin d'une science rêvée à une science réellement effectuée.

De même conviendrait-il de tracer le modèle de développement de ces structures sous l'effet de leurs contradictions et de l'adjonction de paramètres nouveaux (l'émigration, par exemple, telle qu'elle est analysée au chap. 5). L'une des plus belles analyses du livre consiste à suivre l'évolution subie par les structures matrimoniales sous l'effet de l'intégration progressive de Karpathos dans l'économie monétaire (p. 156, 171). De même, l'émigration, d'abord inscrite dans le fonctionnement interne de la structure sociale, finit-elle par le détruire presque complètement¹⁵. Sans doute le temps est-il pris dans sa continuité et dans sa discontinuité des crises¹⁶ et des événements ; mais ce jeu des équilibres et des déséquilibres des structures ne pourrait-il pas être méthodiquement construit ?

15. Toutefois cette destruction ne laisse pas de conserver, au moins pendant un temps, ce qu'elle détruit. Et, là encore, la considération des affects est d'une extrême importance pour comprendre une destruction qui ne s'effectue pas n'importe comment. La vengeance des cadets, devenus riches par l'émigration, a pour effet de renverser graduellement les images et les cultes à travers lesquels l'ancienne société se structurait en se justifiant. C'est par un rituel inversé, une véritable palinodie, que Karpathos joue sa destruction (p. 157-158). L'abolition des anciens symboles passe d'abord par leur inversion ; la vengeance récrite les symboles à l'envers : ainsi n'est-il pas de plus grand plaisir pour un homme que de chercher à humilier celui ou celle qui, par l'ancien système, était destiné(e) à l'humilier.

16. L'auteur analyse les volte-face, spontanées ou calculées, des familles engagées dans un processus de mariage ; ce qui ne va pas sans humiliation (p. 189).

Tant qu'on ne construit pas ces modèles statiques et dynamiques¹⁷, B. Vernier a beau s'en défendre (p. 12), le mode *littéraire* de leur description, par la simplification qu'il implique, leur donne l'allure de processus finalisés. Tout se passe comme si une main invisible orientait les mouvements. A. Smith, bien sûr, et, avant lui, Hume avaient dû lutter contre cet inconvénient de prêter aux configurations sociales qu'ils décrivaient leur intelligence d'observateurs. Rien ne vaudrait décidément, pour casser toute projection, de présenter des structures dans leur complexité singulière et dans celle de leur jeu réciproque.

Un problème, qui, à notre connaissance, n'a pas été traité avec la finesse convenable par la littérature classique, se pose de façon originale dans ce livre dès qu'on accorde à son auteur une spécificité des lois des affects par rapport à la structure des relations de parenté. Dans un beau paragraphe du chapitre 8 sur les « Mariages entre parents et choix d'objet incestueux », B. Vernier trace les éléments d'une arithmétique cardinale, puis ordinale, de l'amour. Il pose en principe que « la valeur affective des parents pour les enfants n'échappe pas à la loi de la rareté » : ainsi, « les garçons sont-ils d'autant plus liés affectivement à leur mère et les filles à leur père que ces parents ont moins de rivaux capables de les concurrencer affectivement au sein même de la fratrie » (p. 288 *sq.*). Le problème qui est posé ici est celui du *quantum* de l'objet d'amour et des règles de son partage. Sans doute, cette quantité ne se comporte pas comme celle d'une chose physique ; mais faut-il soutenir comme le poète que, de l'amour d'une mère, « chacun en a sa part et tous l'ont tout entier » ? Les notions de quantum affectif, d'emplissement d'un affect par un quantum, du caractère limité ou illimité de cet emplissement mériteraient toute l'attention et tout le scepticisme du philosophe. Cette logique ne suit pas nécessairement celle des lignées au sein des structures familiales. L'examen des distorsions entre de multiples structures et celui de leur dynamique sont seuls véritablement intéressants¹⁸.

La Genèse sociale des sentiments suscite le désir d'une science ; peut-être, dès à présent, son exigence. La philosophie n'a pas encore effectué, pour elle-même et pour les sciences de notre temps, ni une théorie des passions ni une théorie des fictions. Ces théories se sont multipliées prématurément aux XVIII^e et XIX^e siècles, c'est-à-dire à une époque où le philosophe devait lui-même produire ses informations et travailler sur les deux fronts de la réflexion et de la détermination ; mais quand la réflexion contrôle de fictives expériences de pensée, comment éviterait-elle de recourir à de trop faciles tricheries ? À présent, la division du travail des sciences sociales permet une reprise loyale de la tâche critique et réflexive : des problèmes nouveaux apparaissent et les anciens pourraient se résoudre à nouveaux frais. Depuis que la veine phénoménologique s'est tarie, il faut bien dire que les efforts philosophiques sont rares pour mettre en perspective les recherches et les résultats

17. Car le discours sur la « force » n'est pas exclu du propos de B. Vernier (p. 124-125). L'auteur parle par exemple de la « force d'imposition sociale » des lois de la ressemblance (p. 132).

18. L'intérêt porté à l'ambivalence des sentiments, complètement négligée par C. Lévi-Strauss, et l'effort pour la penser dans des structures complexes sont également à porter au crédit des recherches de B. Vernier (p. 26).

Il serait tout aussi passionnant de poursuivre la théorie de la ressemblance dans la direction indiquée par l'auteur : « Il n'est pas de meilleur exemple que la théorie karpathote des ressemblances pour illustrer l'enracinement social des structures cognitives » (p. 135).

des sciences humaines, pour articuler leurs méthodes, voire simplement pour rappeler l'histoire des problèmes posés.

La tâche est difficile : les connaissances dont nous disposons sur le terrain de l'affectivité ne nous permettent pas même encore de décider si c'est d'une théorie des passions ou d'une théorie des fictions dont il est besoin¹⁹. De plus, il est difficile de parler des affects et l'on pourrait dire du sentiment, dont B. Vernier se propose de faire la genèse sociale, ce que V. Carraud disait de l'ordre de la charité dans les *Pensées* de Pascal : qu'il brille par son absence. Non seulement parce que, au bout du compte, peu de sentiments se trouvent analysés, mais aussi parce que les sentiments que l'on s'attendrait à voir les mieux traités, comme l'amour, sont vécus par les Karpathiotes eux-mêmes, comme ayant été naguère éprouvés par d'autres. Si les sentiments sont les grands absents de cette contribution qui se propose rien de moins que leur genèse, ce n'est certainement pas maladresse de l'auteur ; n'est-ce pas plutôt le meilleur indice qu'une théorie de l'affectivité ne peut être qu'une théorie des fictions ?

Jean-Pierre CLÉRO,
Université de Rouen,
U.F.R. de lettres et sciences humaines,
rue Lavoisier,
76821 Mont-St-Aignan Cédex
(mars 1993).

19. « En matière de sentiment il est bien difficile de faire la part des choses et de distinguer les sentiments réels des sentiments affichés, sans compter le fait que les agents eux-mêmes ont du mal à s'y retrouver » (p. 16).